



La chasse du comte Zaroff

The most dangerous game

(Ernest B. Schoedsack et Irving Pichel, Etats Unis, 1932)

"Le monde est divisé en deux catégories de gens : le chasseur et le gibier. J'ai la chance d'être un chasseur, rien ne pourra jamais changer ça " Bob Rainsford

Fiche technique

Scénario : James Ashmore Creelman,
d'après la nouvelle éponyme de
Richard Connell
Producteurs : Merian C. Cooper et Ernest B.
Schoedsack
Société de production : RKO
Décors : Carroll Clark
Photographie : Henry Gerrard, assisté de
Robert De Grasse
Musique : Max Steiner
Monteur : Archie Marshek

Distribution

Joel McCrea : Robert « Bob » Rainsford
Fay Wray : Eve Trowbridge, Leslie Banks :
le comte Zaroff, Robert Armstrong : Martin
Trowbridge, Noble Johnson : Ivan, Steve
Clemente : Tartar



Format : 1.37 : 1. Durée : 61, 63 ou 78 minutes...

Tournage: mi-mai/mi juin 1932. Budget: 219 000\$ de l'époque, recettes environ 290 000\$

Dates de sortie: 16 septembre 1932, France : 16 novembre 1934

Critiques et commentaires

Deux, ils seront deux, et c'est bien assez. A ma gauche, avec son mètre quatre-vingt-seize de frénésie yankee et sa brune tignasse ébouriffée, voici **Ernest B. Schoedsack** (1893-1979), dit aussi « *Shorty* » (« minus »), un rural de l'Iowa, en rupture de ferme dès 14 ans, ancien collaborateur du cinéaste Mack Sennett, devenu opérateur-réalisateur. A ma droite, le petit blond compact s'appelle **Merian C. Cooper** (1893-1973), ancien militaire sudiste passé de la traque de Pancho Villa à la furie ailée de l'aéronautique militaire. L'un doit tout à *L'Île au trésor*, de Stevenson (1883), le second ne serait rien sans sa lecture du *Voyage et aventures en Afrique équatoriale* de l'explorateur Paul Du Chaillu (1861).

Le Monde, 7 novembre 2009

Il est, dans l'histoire du cinéma, quelques très rares films qui peuvent être considérés comme des œuvres matricielles. Sans aucun doute, *La Chasse du comte Zaroff* fait partie de ce cercle très fermé, et cette position ne tient pas aux indéniables qualités techniques et artistiques déployées par les auteurs du film, pluriel sciemment utilisé car la réussite de Zaroff tient à un véritable travail d'équipe, même si l'apport de Schoedsack reste primordial. Un film, si sublime soit-il, si parfait sa mise en scène puisse être, n'en devient pas pour autant une œuvre matricielle. Il faut que le film fonctionne, frappe les esprits, c'est une condition sine qua non. Mais il faut avant tout que son sujet même possède une forme de simplicité, d'évidence qui puisse permettre à des générations d'auteurs de venir à leur tour broder dessus, de l'utiliser pour développer leurs réflexions philosophiques, morales, sociales ou plus simplement pour éprouver leur maestria de metteurs en scène. Si *The Most Dangerous Game* est une œuvre matricielle, c'est parce que son thème, un homme chassant ses congénères, contient la promesse de multiples et inépuisables variations cinématographiques. Le brio et l'intelligence de la forme étant le garant que ce thème soit transcendé et que le film puisse s'installer naturellement dans la mémoire collective.(...)

Le sujet est servi par une mise en scène simple et efficace, dénuée de lyrisme, presque sans affect. Il y a bien sûr les roulements d'yeux du comte et ses sbires hauts en couleur, il y a l'usage des ombres dans la tradition de l'expressionnisme allemand... mais on a plutôt l'impression d'assister à un documentaire tant le film paraît sec et descriptif. Schoedsack et Pichel ne semblent guère touchés par le drame de leurs héros, leurs peurs, leurs désespoirs. Ils les filment comme du gibier, avec l'œil de Zaroff. Il y a quelque chose d'assez malsain dans cette mise en scène qui tient au fait que les réalisateurs nous placent dans la peau du gibier (on est narrativement du côté de Rainsford et Eve) tout en nous faisant partager la sensation du chasseur. Une position ambivalente, dérangeante, car elle rejoint l'idée qui sous-tend le film que coexistent au sein de chacun de le bourreau et la victime. Il faut attendre la course poursuite centrale pour que la mise en scène se fasse expressive, avec des travellings parfaitement orchestrés qui parviennent à conserver l'harmonie et la beauté de la photo. (...) Il n'y a pas ici de frontière entre le bien et le mal, tout se confond, l'ombre nourrit la lumière et vice-versa.

dvdclassik, Olivier Bitoun, le 10 septembre 2009

Lorsqu'Ernest Schoedsack et Merian Cooper s'attellent à la double réalisation de *King Kong* et des *Chasses du comte Zaroff* avec les mêmes décors, les mêmes acteurs et le même temps de tournage, ils sont probablement loin de se douter qu'ils vont donner naissance à un diptyque incroyablement influent pour le cinéma des décennies à venir. Si le tour de force cinématographique de *King Kong* est bien connu au-delà des limites de son genre, il n'en est pas de même pour les *Chasses du comte Zaroff*, film mythique, chéri des amateurs de fantastique. Il demeure pourtant que le legs thématique et artistique de ce film court va probablement au-delà de celui de son alter ego, *King Kong*.(...)

Ce qu'il y a de bien, avec le cinéma *bis*, c'est son absence parfaite de scrupule à reprendre ses thèmes dans des déclinaisons d'une passable improbabilité avec le plus parfait aplomb. Prenons le singe de *King Kong* : trois versions officielles, une myriade de films inspirés du principe (citons parmi d'autres *La Revanche de King Kong*, *King Kong contre Godzilla* ou l'assez inattendu *White Pongo*) – le tout pour un personnage devenu un mythe. On ne compte plus les films comptant des Frankenstein, Dracula, loups-garous, momies, et autres Adolf Hitler (si). *Les Chasses du comte Zaroff*, adapté de la nouvelle *The Most Dangerous Game* (« le gibier le plus dangereux » / « le jeu le plus dangereux » – l'ambiguïté pouvant très bien être voulue) de Richard Connell, partage avec *The Last Man on Earth* (*Je suis une légende* au cinéma) le privilège d'être la nouvelle (ou le concept sorti de celle-ci) certainement parmi les plus adaptés au cinéma.

Critikat, Vincent Avenel, septembre 2009

Dans son ouvrage sur *Le Surréalisme au cinéma*, Ado Kyrrou saluait *Les Chasses du comte Zaroff* en ces termes : "On jurerait que le sujet de ce merveilleux film est tiré de Sade". Réalisé en 1932 par Ernest B. Schoedsack et Irving Pichel, le film frappe encore aujourd'hui par sa cruauté baroque et son inventivité. Contemporain d'un extraordinaire moment du cinéma hollywoodien où celui-ci n'était pas contraint par les interdictions grotesques du code Hays, *La Chasse du Comte Zaroff* reste, en effet, un film inégalé.

Adapté d'une nouvelle de Richard Connell, *The Most Dangerous Game*, il raconte les déboires d'un groupe de naufragés recueillis par un aristocrate russe sur une île. Celui-ci, grand amateur de chasse, transforme ses hôtes forcés du moment en gibier qu'il traque toute la nuit.

Le film de Schoedsack et Pichel se distingue par sa violence mais aussi par une première partie durant laquelle, au coin du feu, le comte Zaroff exalte les singulières jouissances de la chasse au gibier "le plus dangereux". Véritable traité sadien, cette entrée en matière précède des séquences d'une brutalité inquiétante et clownesque, grâce notamment à l'interprétation délirante et angoissante de Leslie Banks dans le rôle de l'aristocrate pervers.

Le Monde 7 novembre 2009

Mercredi 30 janvier 20 h
Cycle "En cavale 3/3"
La balade sauvage
(Badlands, Terence Malick, Etats Unis, 1973)

